

Zeitschrift: Film : revue suisse de cinéma
Herausgeber: Fondation Ciné-Communication
Band: - (2000)
Heft: 7

Artikel: Le cinéma à en perdre la tête : "Sleepy Hollow, la légende du cavalier sans tête" de Tim Burton
Autor: Creutz, Norbert
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-932549>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

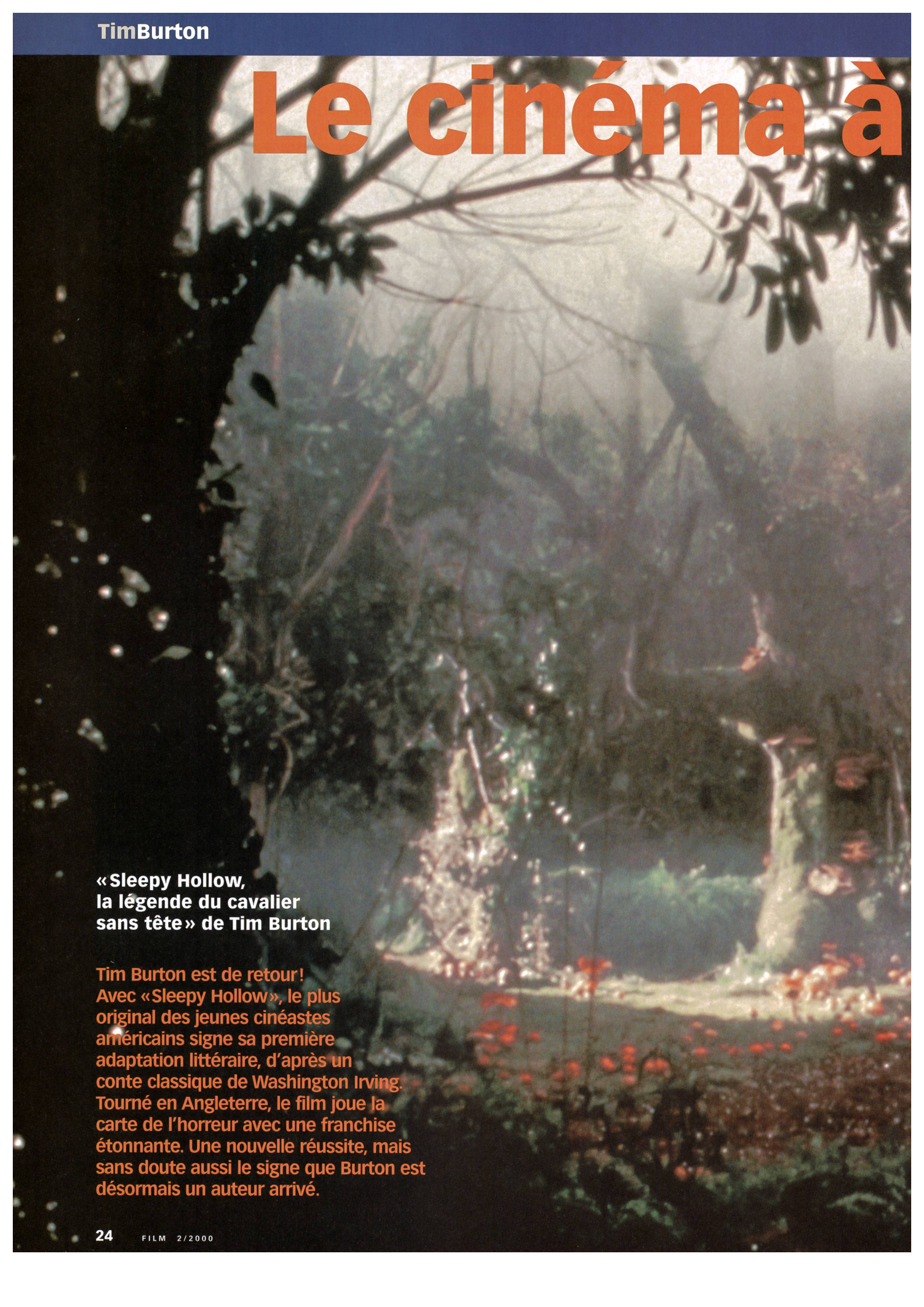
Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 11.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le cinéma à



**«Sleepy Hollow,
la légende du cavalier
sans tête» de Tim Burton**

**Tim Burton est de retour!
Avec «Sleepy Hollow», le plus
original des jeunes cinéastes
américains signe sa première
adaptation littéraire, d'après un
conte classique de Washington Irving.
Tourné en Angleterre, le film joue la
carte de l'horreur avec une franchise
étonnante. Une nouvelle réussite, mais
sans doute aussi le signe que Burton est
désormais un auteur arrivé.**



en perdre la tête

Par Norbert Creutz

Une goutte d'un liquide dense et rouge écarlate s'écrase sur une matière claire, bientôt suivie par d'autres. Attention, film sanglant? Oui et non. La caméra aura tôt fait de nous révéler qu'il s'agit en fait de cire qui coule sur du papier pour sceller un testament. Mais d'un autre côté, ce dernier sera effectivement la cause d'une série de meurtres horribles, rien moins que par décapitation. Le premier plan du film ne mentait donc pas, au détail près qu'aucun sang ne coulera des troncs sans tête, instantanément cautérisés par une lame magique forgée en enfer...

On le voit, horreur, ironie et mise en abyme seront les armes de Tim Burton pour cette nouvelle version d'un classique de la littérature fantastique américaine, *The Legend of Sleepy Hollow* de Washington Irving (1783-1859). Comme tant de ses compatriotes, Burton a été fasciné très jeune par cette histoire d'un cavalier sans tête qui terrorise un village de Nouvelle-Angleterre. Disney en avait tiré un moyen métrage (1959, couplé avec une adaptation de «*The Wind in the Willows*», de Kenneth Grahame, sous le titre commun de «*The Adventures of Ichabod and Mr. Toad*») – version de référence pour Burton qui, rappelons-le, débuta précisément dans le cinéma d'animation. Mais le bonhomme a grandi, et si le choix de ses sujets garde toujours un lien avec l'enfance, le cinéaste en impose déjà par la stature ►

Lady Crane (Lisa Marie) dans un rêve de son fils Ichabod



Ichabod Crane, un rationaliste confronté à des crimes surnaturels (Johnny Depp)

de son œuvre. Normal dès lors qu'il lorgne également du côté de Francis Ford Coppola (ici son producteur exécutif), et plus particulièrement de la relecture par celui-ci d'un autre classique du fantastique, le *Dracula* de Bram Stoker.

Entrée en scène d'Ichabod Crane

Mais assez de généalogie pour le moment et place au récit. En 1799, aube d'un nouveau siècle, le jeune agent de police new-yorkais Ichabod Crane ne jure que par les méthodes d'investigation scientifiques et s'oppose avec véhémence à l'archaïque usage de la torture pour obtenir des aveux. Excédé, un juge l'envoie à Sleepy Hollow (le Val Endormi), village d'immigrants hollandais plus au nord sur le cours de l'Hudson, pour résoudre l'énigme de trois morts par décapitation. Bardé de toute sa rationalité, Ichabod commence par sourire des superstitions locales qui attribuent ces crimes à un cavalier sans tête venant de l'enfer. Même devant l'évidence du surnaturel, il ne désarme pas et ne tarde pas à soupçonner une conspiration des édales du village. A moins que la jeune Katrina Van Tassel, fille du gros fermier local, n'ait poussé trop loin son flirt avec la sorcellerie... ?

Burton et son scénariste Kevin Andrew Walker («Seven», «8 mm») n'ont gardé que le point de départ de la nouvelle de Washington Irving. Dans leur adaptation, cette histoire de fantômes s'est transformée en une sorte d'enquête policière à rallonges et à rebondissements propres à satisfaire un jeune public post-«Scream». On peut le regretter dans la mesure où l'impression qu'ils exagèrent un peu affleure par moments : l'atmosphère gothique, le mystère qui fonde le récit et même la magie d'effets spéciaux, - pour une fois judicieusement employés, - pourraient faire long feu si

leur inspiration ne tenait que du calcul cynique. Heureusement, ce travail de mise au goût du jour se double de trouvailles qui attestent d'une intelligence d'un autre ordre, plus sincère et consciente de l'enjeu historique. Sans oublier l'extraordinaire talent visuel du cinéaste, jamais pris en défaut.

La principale idée aura sans doute été de faire d'Ichabod un représentant du progrès plein de contradictions plutôt que l'instituteur un brin naïf de l'original. Entre un monde moderne régi par la raison et un âge où l'irrationnel avait encore sa place, propice aux légendes les plus fantastiques - mais aussi à un obscurantisme terrifiant - il semblerait que le cœur du cinéaste balance. On a tôt fait de deviner qu'il va se faire un malin plaisir d'ébranler les convictions de son héros - ne serait-ce que pour affirmer son propre goût immodéré pour l'imaginaire. Mais en révélant le traumatisme refoulé d'Ichabod par des rêves visualisés, il en appelle également à l'avènement d'un âge de raison, d'une paix retrouvée après les déchaînements du cauchemar.

Aux sources du traumatisme

Les rêves d'Ichabod renvoient aux procès de sorcières perpétrés par les puritains de Nouvelle-Angleterre cent ans plus tôt, tandis que la fin paraît embrasser sans arrière-pensées les promesses de civilisation du nouveau siècle (dont la reconstitution rappelle furieusement «Le temps de l'innocence / The Age of Innocence» de Martin Scorsese). 1799 devient dès lors une date charnière symbolique. A Sleepy Hollow, village où le temps semble s'être arrêté, Ichabod va se retrouver confronté au «couple puritains-sorcières» qui causa la perte de ses parents.

Le cavalier sans tête, selon la légende un mercenaire allemand de

Hesse à la solde des Anglais, renvoie quant à lui à la plus récente et non moins meurtrière Guerre d'indépendance, qui permit aux Américains de s'affranchir de l'Europe. Occasion pour Burton l'Américain d'un autre renversement ironique, puisque c'est avec ce film, paradoxalement tourné en Europe, qu'il affirme le plus clairement sa dette envers un certain cinéma européen : films d'épouvante anglais de la Hammer Films («Les maîtresses de Dracula / The Brides of Dracula» de Terence Fisher notamment) et italiens contemporains («Les trois visages de la peur / I tre volti della paura» de Mario Bava), sans oublier leur affectueuse parodie de Polanski («Le bal des vampires / The Fearless Vampire Killers»). Qui connaît ces classiques retrouvera avec un immense plaisir ces fiacres roulant dans une forêt d'automne embrumée, ces apparitions terrifiantes de cavaliers surnaturels. Tout à sa tentative de retrouver les secrets perdus de ces films, Burton en oublie presque de désamorcer l'horreur par le grotesque qui fit la fortune de «Beetlejuice» (et la sienne). Quant à la dizaine de décapitations, filmées avec une certaine délectation, gageons qu'elles ne seront pas du goût de tout le monde !

L'adulte et l'enfant

Davantage destiné aux adultes qu'aux enfants - à qui le conte d'Irving s'adresse pourtant - «Sleepy Hollow» s'avère également problématique quant à la place que s'y attribue l'auteur : se projette-t-il dans Ichabod-Johnny Depp (comme à l'époque de «Edward aux mains d'argent / Edward Scissorhands» et d'«Ed Wood») ou dans le jeune orphelin Masbath, dont l'interprète, Marc Pickering, lui ressemble physiquement ? Il résulte de cette indétermination une romance à la limite de l'inexistence entre l'enquê-

Entretien avec Tim Burton

Pour épauler la sortie en Europe de son nouveau film, «Sleepy Hollow, la légende du cavalier sans tête», le réalisateur américain Tim Burton a traversé l'Atlantique. Lors d'une rencontre à Paris, il s'est longuement exprimé sur ses démêlés avec la censure, les studios hollywoodiens et sa trajectoire de «cinéaste fantastique» affectionnant les atmosphères crépusculaires. «Si j'avais vécu dans une contrée sombre, j'aurais filmé des plages!» dit ce natif du sud de la Californie. Interview.

Propos recueillis
par Olivier Salvano



teur et l'apprentie sorcière (le couple Depp-Ricci ne provoque malheureusement pas d'étincelles), tandis que Burton réserve à sa compagne Lisa Marie (Vampira dans «Ed Wood», la Martienne dans «Mars Attacks!») le rôle tragique de la mère d'Ichabod, condamnée pour sorcellerie à la même mort affreuse que Barbara Steele dans «Le masque du démon» («La maschera del demonio») de Bava! Pas simple...

Plus personnel qu'il n'y paraît de prime abord, «Sleepy Hollow» révèle un Burton tenté par la psychanalyse (en principe, Ichabod est délivré de son traumatisme lorsqu'il découvre la liaison hypocrite de Lady Van Tassel avec un pasteur, comme l'était son père). Mais en prisonnier consentant de l'illusion du cinéma, le réalisateur préférera toujours le fantastique à Freud pour exprimer ses obsessions (Ichabod fait découvrir à Masbath sa fascination enfantine pour un phénomène de persistance rétinienne en faisant tourner un médaillon à deux faces, avec pour effet d'enfermer un oiseau dans une cage). Entouré de ses comédiens fétiches, de Martin Landau et Mr. Jack dans le prologue à Christopher Lee et Christopher Walken, Tim Burton œuvre désormais en maître d'un univers dont il ne craint pas de révéler jusqu'aux contradictions. ■

Tim Burton, vous considérez-vous comme un «conteur occidental moderne» ?

Bien que je n'en aie pas beaucoup lus, j'ai toujours apprécié les contes. J'aime la «notion» de conte de fées. J'ai toujours aimé les films peuplés de monstres, en quelque sorte des films d'horreur. Pour moi, ce genre de films est l'équivalent cinématographique des contes. Peut-être parce que j'ai grandi en Californie du Sud, où l'on ne connaît pas du tout certains aspects de la vie tels que les changements de saisons, le temps, l'obscurité... Ces histoires nous permettent d'intégrer ces dimensions à notre existence. ►

Le cavalier sans tête, figure légendaire revisitée par Tim Burton

Titre original «Sleepy Hollow». **Réalisation** Tim Burton. **Scénario** Andrew Kevin Walker, d'après The Legend of Sleepy Hollow de Washington Irving. **Image** Emmanuel Lubezki, ASC, AMC. **Musique** Danny Elfman. **Montage** Chris Lebenzon. **Décor** Rick Heinrichs. **Interprétation** Johnny Depp, Christina Ricci, Miranda Richardson, Michael Gambon, Casper Van Dien, Lisa Marie, Christopher Walken... **Production** Mandalay Pictures, American Zoetrope; Scott Rudin, Adam Schroeder, Francis Ford Coppola. **Distribution** Universal (1999, USA). **Durée** 1 h 45. **Sortie** 9 février.